

La bataille d'HERBSHEIM

du nom d'Ortheuse

Nous avons quitté STRASBOURG vers le 28 novembre pour participer à la progression de la 2^{ème} D.B. vers le sud, les Allemands s'étant retranchés sur une ligne transversale allant de BENFELD vers RHINAU, barrant ainsi la plaine d'Alsace. Notre destination fut un petit village au sud d'ERSTEIN, absolument idyllique avec ses grandes fermes alsaciennes, ses maisons groupées autour de l'église et ses corbeilles de fleurs encore présentes aux balcons. Le choix du cantonnement voulut que je sois logé dans une ferme qui semblait avoir été faite pour accueillir le char Narvik sous un auvent et les chambres très coquettes pour permettre le repos de l'équipage. Le fermier et la fermière nous firent le plus chaleureux des accueils.

Nous avons passé deux journées merveilleuses. J'ai réussi à échanger quelques petits sacs de riz contre des cartouches pour le fusil, calibre 16, dont TROMEUR m'avait fait cadeau après l'avoir ramassé dans les bagages des Allemands à ANDELOT. J'ai chassé en plaine et pour la première fois de ma vie ai pu tirer des faisans. Mais également c'est là que j'ai mis au point une méthode de chasse au lièvre parfaitement originale : quand le lièvre déboulait, je me mettais à genoux épaulais mon lourd fusil Mauser et attendais que le lièvre s'arrête et se retourne pour regarder derrière lui à 100 ou 150 mètres de l'endroit où j'étais. Il me restait une ou deux secondes pour tirer à balle perforante, et avec l'entraînement j'arrivais à en tuer un sur deux. La fermière alsacienne nous a donc régales copieusement de gibier pendant les deux jours merveilleux que nous avons passés chez elle. Mais tout a une fin et le 30 au soir on nous a appris que l'attaque du village d'HERBSHEIM à 10 kilomètres au sud était pour le lendemain matin.

au tir, acquis après quatre années de guerre,

Premier jour : 1^{er} décembre

La situation était la suivante : la 2^{ème} D.B. était bloquée devant le village de SAND par des obstacles et une défense très bien organisée des Allemands. La tactique était donc d'attaquer le village d'HERBSHEIM sur la route entre BENFELD et RHINAU pour percer vers le sud et faire sauter les barrages en les prenant par derrière. On prévoyait donc que le village d'HERBSHEIM serait sérieusement défendu.

Le sous-groupe commandé par le capitaine BUIS était chargé de l'attaque, et moi-même constituais avec mes chars la section chargée de prendre le village. J'aurais l'aide d'une section de la 10^{ème} compagnie du TCHAD, elle-même accompagnée par des Sapeurs du Génie et évidemment l'attaque était appuyée par les tirs d'une batterie d'artillerie des automoteurs de 105 mm du XI-64^{ème}. Je ne disposais quant à moi, en plus du Narvik, que de deux chars : l'un venait de l'atelier de réparation, le Bjervik que commandait l'adjudant PERRY auquel me liaient les souvenirs de la SYRIE puisqu'il avait été le sous-officier adjoint de ma section. Il avait donc remplacé DESCHAMPS, mort à ANDELOT, son pilote était MURRIS et l'équipage avait été prélevé sur les réserves de la compagnie. Le deuxième char, l'Ankenes, était commandé par ROBIN avec l'équipage du départ lorsque le sergent GAMBERT en avait été le chef de char avant sa blessure après BACCARAT. C'était une force si limitée que le capitaine BUIS y avait ajouté le char Libye c'est-à-dire le numéro 2 dans l'ordre de bataille de la compagnie, en appui du char Norvège qui était le char de commandement du capitaine. Il fut décidé, compte tenu de ce que le

une solide unité, basée sur

char Libye n'avait participé à aucune opération majeure qu'il serait char de tête dans l'opération du lendemain.

Sur le Libye le chef de char en était le sergent Yves GRAMOULLE, un breton qui avait rejoint l'ANGLETERRE sur un bateau de pêche en juin 40 alors que sa spécialité professionnelle était ajusteur à l'arsenal de BREST. Le tireur était un des plus habiles de la 1^{ère} Compagnie, le caporal JEGOU, un breton des côtes du Nord, célèbre comme chasseur passionné. Le radio-chargeur était le chasseur KAPLAN, très jeune engagé, le 1^{er} mécanicien, pilote du char était le chasseur de 1^{ère} classe BERROYER, un porion des mines du Nord évacué sur l'ANGLETERRE après une blessure à DUNKERQUE et le 2^{ème} mécanicien était un jeune homme nommé DE LONGVILLERS d'une vieille famille d'aristocrates français, engagé à PARIS. C'était un garçon splendide, qui avait déclaré vouloir servir dans la cavalerie mais le hasard des choses avait voulu qu'il soit affecté à la 1^{ère} Compagnie du 501 ce qui avait motivé de sa part une protestation énergique : "Depuis Louis XIV mes ancêtres ont tous été des officiers de cavalerie, il est particulièrement dommage que je me retrouve dans un Régiment d'infanterie". Il faut dire que c'est seulement après la guerre que le 501^{ème} Régiment de chars a été versé dans le corps de la cavalerie et de l'arme blindée. Quoi qu'il en soit, pour "le dresser" et lui montrer qu'il n'y avait pas que des cavaliers qui fussent des combattants, je l'avais affecté avec GRAMOULLE et BERROYER, pensant que le contact avec un ancien de l'arsenal de BREST et un ancien porion des mines du Nord lui donnerait la plus solide des formations, ce qui fut le cas.

C'est donc le 1^{er} décembre à l'aube que nous avons quitté notre paradis d'OSTHOUSE pour foncer vers le sud. Très vite, nous avons plongé dans les difficultés car à notre grande stupeur on ne voyait pas à trente mètres tant le brouillard était épais. Nous avons donc allumé les phares pour progresser en colonne et sommes arrivés dans une forêt à deux kilomètres au nord d'HERBSHEIM, forêt d'où devait partir notre attaque. BUIS et moi étions très perplexes d'avoir à attaquer sans visibilité mais "les ordres sont les ordres, et il n'y a qu'à les exécuter". Je placai sur la petite route étroite qui sortait de la forêt le char Libye en tête puis le Narvik en deuxième position et derrière le Bjervik et l'Ankenes, mes chars précédant ainsi les Half-tracks de la 10^{ème} Compagnie du TCHAD. J'étais personnellement assez inquiet de cette aventure, de foncer dans le brouillard en aveugle, n'ayant pu, comme à mon habitude, examiner soigneusement l'objectif dans mes jumelles avant de lancer l'attaque.

consistant à

Nous avons bien patienté une heure en espérant que le brouillard se lèverait mais vers huit heures du matin perdant tout espoir d'avoir une visibilité appréciable, BUIS et moi avons décidé de tenter l'aventure. Il m'était impossible après avoir reconnu le terrain de chaque côté de la route de déployer mes chars à droite et à gauche car les champs constituaient un brouvier où ils étaient sûrs de s'enliser. Par ailleurs la route un peu en surplomb était bordée de chaque côté de profonds fossés qui rendaient la manœuvre très délicate. Nous étions donc en colonne, les uns derrière les autres, ce qui est la pire des situations tactiques.

Je donnai donc à GRAMOULLE par radio l'ordre d'avancer en première vitesse, c'est-à-dire une dizaine de kilomètres à l'heure, en lui recommandant d'ouvrir l'œil autant qu'il le pourrait surtout aux approches du village d'HERBSHEIM et la progression commença. J'avais calculé approximativement la distance sur la carte et avais après dix minutes environ déclenché par radio le tir d'artillerie sur le village pour couvrir au mieux notre arrivée. Nous ne recevions aucun obus allemand, nous

j'avais

ne voyions aucun tir de mitrailleuse d'aucun côté, c'était le brouillard absolu dans lequel nous progressions.

Puis brusquement au milieu du fracas des obus de 105 tombant sur le village je distinguai malgré mes écouteurs le claquement sec caractéristique des canons de chars allemands et dans le brouillard je vis une boule rouge de feu partir vers le ciel comme si elle sortait de la plage avant du Libye ! Dans le brouillard à trente mètres devant moi je vis GRAMOULLE et JEGOU sortir précipitamment de la tourelle et sauter dans le fossé. Quelques secondes plus tard KAPLAN s'éjecta aussi de la tourelle, je regardais avec intensité à droite et à gauche du char pour voir d'où était parti le coup quand un deuxième projectile atteignit le Libye le mettant immédiatement en feu. C'était l'horreur absolue : JE N'AVAIS RIEN VU !

Nous avons vécu là quelques ^{ni aucuns des deux mécaniciens} minutes angoissantes, nous attendant pétrifiés, puisque ni moi, ni DEVAUD, n'avions rien vu, à être démolis à notre tour le brouillard étant toujours aussi opaque. Je ne discernais toujours pas les maisons du village. Je rendis compte au capitaine BUIS de la situation, nous étions bloqués en colonne sur la route derrière le char en feu d'où sortaient des flammes et une épaisse fumée noire. Après une dizaine de minutes de cette situation tragique, minutes qui comptèrent pour moi comme des heures, je discernai dans le fossé, à coté de mon char, une silhouette qui se redressait et après un signe monta sur la plage arrière de mon char : c'était DE LONGVILLERS. Il me raconta en quelques mots, qu'il avait vu s'ouvrir le blindage du Libye devant son poste de mécanicien, l'obus allemand ayant frappé le support de sa mitrailleuse, là où le blindage était le plus épais. Le miracle avait voulu que ce premier coup ne pénètre pas (il lui aurait enlevé la tête). Je compris à ce moment là que la boule rouge que j'avais vue partir au ciel était l'obus antichar allemand qui avait rebondi.

DE LONGVILLERS m'assura aussi que tout l'équipage du Libye avait pu sortir avant le coup fatal qu'ils avaient rampé dans les fossés et que GRAMOULLE et ses hommes étaient sans doute hors de danger. Il était revenu courageusement me prévenir.

A ce moment là les fantassins du TCHAD qui étaient descendus de leurs Half-tracks, progressaient dans les champs derrière moi au milieu du brouillard à droite et à gauche de la route. Très vite je compris au milieu du fracas des obus que les choses allaient très mal. Les fantassins s'écroulaient les uns après les autres et je voyais l'impact des balles de mitrailleuses allemandes, pré réglées sans doute la veille, faire sauter les mottes de terre. Les fantassins étaient bloqués et ne pouvaient certainement pas progresser dans ce feu d'enfer pour me rejoindre. Je décidai de tirer au hasard avec les armes de ma tourelle, le canon de 76 et la mitrailleuse, de chaque côté du char Libye pour essayer d'atteindre les Allemands qui massacraient les fantassins. Je ne sais si ceci fut efficace, mais je vidai ^{bonne} une partie majeure de mon stock de munitions en tirant au jugé, sans bouger de la place que j'occupais, isolé par le brouillard, un peu désespéré, ne sachant pas comment sortir de cette impasse.

BUIS me prévint au téléphone que l'attaque était stoppée et que l'aspirant CATHELIN était grièvement blessé. Je l'annonçai à DE LONGVILLERS qui était toujours accroupi derrière ma tourelle lui montrai l'endroit où j'avais pour la dernière fois discerné la silhouette de CATHELIN devant ses hommes. N'écoutant que son courage, il sauta du char, je le vis courir vers les fantassins puis malgré le feu des mitrailleuses allemandes, il prit CATHELIN sur son dos et l'emmena vers

l'arrière au mépris du danger : il était bien le digne descendant de ses ancêtres cavaliers.

Une heure, deux heures, trois heures peut-être passèrent dans cette situation. Nous commençons presque à nous habituer, en attendant la fin du brouillard. Du haut de ma tourelle je regardais intensément dans la crainte de voir déboucher les Allemands avec leurs Panzerfausts. Paralysés comme nous sans doute par le brouillard ils ne bougeaient pas mais au-delà de leurs tirs de harcèlement à la mitrailleuse je me rendais compte que des obus de mortier tombaient à intervalles réguliers sur la colonne qui était derrière moi. Il est certain d'ailleurs que la fumée opaque qui provenait de l'incendie du gasoil et des munitions du char devait également paralyser les Allemands, aussi aveugles que nous.

Vers midi, BUIS m'annonça que l'attaque d'HERBSHEIM était ~~stoppée~~^{remise,} et que la situation intenable des véhicules de la colonne sur la route obligeait tout le monde à reculer. C'est ainsi que les uns après les autres en marche arrière les Half-tracks, puis les chars, qui étaient derrière moi reculèrent dans le brouillard mais je discernai à un moment les croix rouges des ambulances qui venaient enlever les blessés et les morts. Je restai longtemps en arrière pour couvrir la retraite et c'est le cœur serré que nous nous sommes retrouvés 500 mètres en arrière. Le brouillard était toujours aussi épais mais les obus allemands, je pense de 88, nous poursuivaient. Je descendis de mon char pour aller voir le capitaine BUIS qui était à côté du sien, le Norvège. Comme moi il était bouleversé par cet échec sanglant et m'apprit que le bilan des fantassins et des sapeurs de Génie était lourd, quelques uns étaient morts et beaucoup étaient blessés ce qui avait conduit CANTAREL à renoncer à l'attaque. Protégés par le blindage de nos chars, mes équipages étaient intacts.

Dans la soirée nous sommes revenus derrière le bois à la hauteur de la route allant de SAND à OBERHEIM pour y passer la nuit. J'étais personnellement oppressé par cet échec mais surtout de n'avoir pu savoir d'où, ni qui, avait tiré et détruit le char Libye. A travers le récit de LONGVILLIERS, je savais que ce n'était pas un PAUZERFAUST. Mais je ne comprenais pas pourquoi mon char n'avait pas été tiré à son tour alors que sa silhouette devait se dessiner aux yeux des Allemands dans le brouillard. Je ressentais une affreuse impression d'impuissance et regrettais que le tir de mon char à l'aveuglette n'ait pas réussi à détruire les mitrailleuses qui avaient provoqué une telle hécatombe chez nos camarades les fantassins.

Vers cinq heures du soir, alors que nous refaisons le plein de diesel et de munitions, BUIS vint me trouver pour m'annoncer que l'opération serait reprise le lendemain et que tout naturellement c'est moi qui serais chargé de la conduire. C'est en effet une règle dans les armées que, quand une opération s'est soldée par un échec, ceux qui en étaient chargés doivent la reprendre jusqu'au succès final. Il s'agit de la traduction de la devise bien connue : Vaincre ou y laisser sa peau.

La neige commença à tomber au moment où nous partagions avec l'équipage dans la tristesse qu'on imagine, les restes de nos festins d'OSTHOUSE. CANTAREL vint nous voir pour m'interroger sur la situation et connaître en direct mon interprétation des événements. Il m'annonça pour le lendemain un jour froid sans brouillard et me dit que le lieutenant CARRAGE avec une autre section de la 10^{ème} Compagnie du TCHAD et les restes de celle qui avait été massacrée, mènerait avec moi l'attaque. Elle serait soutenue par un renfort de moyens d'artillerie et le char de commandement du régiment, équipé d'un canon de 105 en appui.

tout naturellement

j'eus la surprise de voir arriver l'adjudant

C'est également à ce moment là que ~~j'eus la surprise~~ DE SHAMPHELAERE de retour de permission qui venait ~~de~~ prendre la place de chef de char occupée par HAMELIN, ~~ancien~~ mort à STRASBOURG. Le char Kila avec son nouveau patron, et son ancien équipage allait donc participer avec moi à l'attaque du lendemain, ce qui me parut une excellente nouvelle, *pour le succès de l'opération.*

DE SHAMPHELAERE, *est* d'habitude très jovial et plutôt *volontairement* bon vivant, était revenu un peu plus ~~fort~~ que la fin de sa permission, qu'il avait écourtée. Triste et amer, il avait trouvé chez lui dans le Nord une situation catastrophique, son épouse, d'origine polonaise, s'étant très mal tenue avec les Allemands pendant son absence de cinq années et son fils le considérant comme un étranger. J'essayai de lui remonter le moral, mais les mots sont très insuffisants pour faire face à un pareil désarroi.

A la tombée de la nuit CARAGE vint me trouver pour évoquer avec moi les conditions dans lesquelles le Libye avait été détruit. Je lui expliquai que j'ignorais si c'était un char allemand, un canon automoteur ou un canon antichar qui nous avait tiré et que ceci était pour moi, dans la perspective du lendemain, une grave interrogation. Il me proposa alors, ce dont je devais me souvenir toute ma vie, d'aller en patrouille avec le sergent DESTRAY et quelques hommes durant la nuit pour tenter de résoudre cette énigme. C'était une mission à l'évidence très dangereuse et rendue encore plus difficile par la neige qui tombait. Je lui souhaitai bonne chance.

Couché dans mon sac de couchage je dormis tant bien que mal sous la neige qui tombait, avant d'être réveillé de très bonne heure par BELLIER qui venait m'apporter le café chaud pour me remonter le moral.

Le deuxième jour : 2 décembre

Cette journée qui devait être cruciale débuta par la visite de CARAGE coiffé de son casque américain qu'il ne portait que dans les grandes circonstances. Il me raconta qu'avec sa patrouille il avait exploré les alentours du village et que nulle part il n'avait trouvé de traces de chenilles qui auraient été très visibles dans la neige. Selon toutes probabilités d'après lui c'était un canon antichar qui avait démoli le Libye devant moi.

Nanti de cette information nous avons repris le chemin de la veille et nous sommes arrêtés à la sortie de la forêt. Descendu de mon char j'ai pu examiner avec l'intensité que l'on imagine le village d'HERBSHEIM avec les murs de ses grandes fermes en périphérie et le clocher qui au loin dominait la campagne enneigée. Je distinguais très nettement le char Libye qui fumait encore et constituait une tache noire dans le paysage blanc à une centaine de mètres devant le village. Après avoir vérifié que le sol était convenablement gelé je décidai d'échelonner le Bjervik de l'adjudant PERRY à cent mètres derrière moi sur la droite puis cent mètres plus loin et encore un peu en arrière le char Ankenes du sergent ROBIN. Sur la gauche et symétriquement par rapport à PERRY j'ai demandé à DE SHAMPHELAERE de faire progresser le Kila à cent mètres derrière moi le long des bois dont la lisière semblait parallèle à route. Ma section formait donc un V dont le Narvik était la pointe. Comme la veille, me fiant à mon intuition, je repris la route en tête sur cette route maudite, qui menait directement à HERBSHEIM.

L'attaque se déclencha vers huit heures du matin et le terrain gelé étant favorable je pus faire progresser l'ensemble de ma section dans une formation parfaite à une certaine vitesse afin de rendre la tache plus difficile aux tireurs des antichars. Sans

réaction apparente des Allemands je me retrouvai à ma place de la veille. Rien n'avait bougé. NOUS N'AVIONS PAS ETE TIRES!

Derrière nous les fantassins se déployèrent en descendant de leurs Half-tracks mais très vite furent bloqués par les tireurs allemands qui déjà la veille avaient fait des ravages dans les rangs de la 10^{ème} Compagnie. Mais cette fois-ci... je voyais !

Alors commença pour moi la tête hors de ma tourelle les jumelles aux yeux un méthodique ratissage de l'ensemble du paysage et je commençai à discerner dans les vergers les emplacements bien camouflés où les Allemands avaient disposé leurs mitrailleuses et leurs tireurs isolés. Les petits murets de neige marquaient un peu leurs emplacements et il fallait qu'ils sortent la tête de leurs trous pour pouvoir tirer. Je parvins même à force d'attention à repérer les canons de leurs mitrailleuses.

Méthodiquement je détruisis au canon à coups d'obus explosifs tout ce qui me semblait pouvoir abriter un tireur. Cette opération était bien évidemment imitée par PERRY, ROBIN et DE SCHAMPHELAERE et j'eus la joie d'entendre ROBIN me dire qu'il avait détruit un canon allemand de 20 millimètres, alors ~~(sur son) canon de~~ que ce dernier avait déjà sérieusement endommagé les Half-tracks qui nous suivaient. Je nourrissais donc l'espoir que nous pourrions détruire toutes les défenses allemandes pour permettre à nos camarades fantassins d'avancer. Ma conviction se faisait de plus en plus solide que j'étais masqué par la carcasse du char Libye de l'antichar qui l'avait détruit la veille et qui attendait sans doute que je sorte de mon masque pour me tirer à mon tour.

Les minutes passaient et en me retournant je discernais les obus de mortier lourd qui tombaient sur les fantassins et les véhicules de la colonne. Les coups de départ semblaient derrière le village. Il me fallait donc absolument détruire celui qui dirigeait le tir. Je fouillais le paysage, les lucarnes des toits quand brusquement mes écouteurs furent arrachés de ma tête me blessant à l'oreille. j'avais été tiré par un Allemand qui m'avait manqué de quelques centimètres, sa balle avait déchiré mon béret, frappé le serre-tête de mes écouteurs. Je m'écroulai au fond de ma tourelle sous le choc et réalisai que miraculeusement le tireur allemand m'avait ~~manqué~~ seulement effleuré. DEVAUD et MERLET me virent, avec le soulagement que l'on imagine, reprendre mes esprits.

Me redressant et réfléchissant rapidement, il me sembla que le coup venait de la gauche. Sans sortir la tête de la tourelle je regardai à travers les blocs de verre qui constituaient le tourelleau, caractéristique du char à canon de 76 millimètres j'observai sur la gauche et je compris ! J'avais été tiré par un Allemand caché à la hauteur de mon char sur la gauche dans ce qui avait dû être un silo de betteraves. Il m'avait tiré à moins de cent mètres mais, hélas pour lui, il a dû croire qu'il m'avait tué.

Je regardais intensément discernant le dessus de son casque et celui de son compagnon quand il sortit un peu plus du trou pour épauler et tirer au fusil sur les fantassins. "DEVAUD, tourelle à gauche, regarde à cent mètres dans le silo tu dois le voir dans son trou, attend qu'il sorte" Il ne s'écoula pas trente secondes avant que l'Allemand courageusement ne se remette en position de tir mais l'obus perforant du Narvik mit fin à sa carrière. Je découvris par la suite que c'était le sous-lieutenant allemand qui dirigeait la défense du village. Le soldat, quelques minutes plus tard, essaya de fuir en rampant mais les balles de la mitrailleuse de la tourelle du Narvik le clouèrent sur place.

qui l'accompagnait,

avait cet épisode dramatique,

Je prévins par radio le capitaine BUIS et mes chefs de char qui étaient forts inquiets de ne plus voir ma tête je ne leur donnai pas de détails mais leur dis que j'étais sain et sauf et que nous continuions le combat. L'inspection à laquelle je m'étais livré, m'avait permis de discerner de chaque côté du Libye une série de trous circulaires de cinquante centimètres de diamètre. La neige avait fondu progressivement depuis le matin et elle avait fondu davantage au dessus des mines antichars ce qui révélait leur présence à un observateur attentif. Les Allemands avaient donc barré le passage à la hauteur du Libye par des Tellermines, redoutables engins qui nous interdisaient le passage.

espacés l'une de l'autre de 1m,

Il fallait en finir, je demandai à DENOULE qui commandait le char 105 de tirer sur l'entrée du village pendant que j'essaierais de me dégager, ce qu'il fit immédiatement, et je vis les éclatements des 105 sur les premières maisons.

"BELLIER, tu vas reculer doucement en braquant à droite, et toi DEVAUD, tu vas viser au raz de la carcasse du Libye au fur et à mesure que le char reculera." Le mouvement commença très lentement, je regardais intensément du haut de ma tourelle et commençais à voir l'entrée du village et la route qui le traversait quand un bolide tiré par le canon antichar passa à quelques centimètres à droite de la tourelle. Au même instant j'aperçus le bouclier de l'antichar PAK 75 bien camouflé situé devant la porte d'une ferme à vingt mètres à l'intérieur du village. Il nous avait manqué mais DEVAUD l'avait vu également et l'obus perforant du Narvik démolit le canon antichar de 75. Nous avons gagné, libérés de la menace, le Libye était vengé.

La lueur du départ et

Là se situe un épisode tragique. Je demandai à BUIS de m'envoyer les Sapeurs du Génie pour déblayer un passage à travers les Tellermines mais il m'apprit que la section du 13^{ème} Génie de ~~Shapiro~~ *Shapiro* avait été pratiquement détruite par un obus de mortier qui était tombé directement dans ~~leur~~ *leur* Half-track. Et ce mortier continuait ses ravages visant maintenant l'un après l'autre nos chars. Un de ces obus tomba juste à côté du Bjervik et un éclat fracassa le bras de PERRY. Informé par l'équipage je demandai à MEURISE de retourner en arrière pour permettre aux ambulances d'évacuer mon ami.

ADIRO

La situation était bloquée mais heureusement nous avons vu sortir du village les bras en l'air trois Allemands tête nue qui venaient vers nous. Quand ils furent à hauteur du Libye n'écoutant que la voix de ma fureur je sautai du char et leur intimai l'ordre en montrant les Tellermines : "MINEN, HERAUS, SCHNELL !" Comme ils n'avaient pas l'air de comprendre et que l'un d'entre eux faisait mine de retourner en arrière, je lui logeai une balle de revolver dans la tête ce qui facilita pour les deux autres la compréhension de l'ordre que j'avais donné.

Je remontai sur ma tourelle pour surveiller la manœuvre. Ils avaient déjà sorti plusieurs Tellermines de leur cachette quand une énorme explosion, celle d'une Tellermine sans doute préalablement piégée, les déchiqueta et je me souviens de la tête de l'un d'entre eux qui voltigeait dans la nature. L'obstacle qui nous bloquait était de ce fait disparu. Je prévins le capitaine BUIS que les fantassins pouvaient sans doute progressivement avancer malgré les tirs de mortier et que j'allais les accompagner en passant par le passage libéré à droite par l'explosion des mines.

C'est à ce moment que je vis arriver derrière moi sur la route une ambulance qui, les tirs de mitrailleuse ayant pratiquement cessé, venait chercher les blessés de la X^{ème} Compagnie du Tchad.

A ma grande stupeur, une grande ambulancière en descendit et me cria : "Le Capitaine Buis dit que vous pouvez avancer !" Et je lui répondis "d'accord, il me l'a déjà dit par radio." L'ambulancière courageuse était Rosette TRINQUET...

J'attendis donc quelques minutes que les fantassins soient arrivés à la hauteur de mon char. Je me rendis compte qu'ils avaient reçu des renforts. C'était en fait deux sections de la XI^e Cie du Tchad, des jeunes résistants et volontaires engagés à Paris, dont, pour beaucoup, cette journée était le baptême du feu. Cette Compagnie était commandée par le lieutenant CHOQUET.

Je demandai à DE SCHAMPHELAERE de venir à ma hauteur pour attaquer le village par l'Est sur la gauche, tandis que ~~Robin~~ ^{ROBIN} à droite attaquerait par l'ouest, chacun de mes deux chars ayant un groupe de fantassins avec lui, pour éviter la réédition du drame d'ANDELOT. Je me réservais la route principale du village.

Je demandai à BELLIER, dans la crainte que la chaussée ne soit elle aussi minée, de progresser à une vingtaine de mètres sur la droite de la route au milieu des quelques arbres fruitiers. Tout de suite des obus de mortier encadrèrent mon char, provoquant l'égaillement des fantassins qui se rejetaient au sol.

J'arrêtai mon char pour observer quand une terrible explosion me jeta au fond de la tourelle. Le Narvik avait reçu un coup de plein fouet. Appliquant les consignes que j'avais données, très traumatisé je sautai de la tourelle, suivi par DEVAUD et MERLET tandis que BELLIER et SCHULTZ ouvraient sous le char la plaque du trou d'homme, pour nous rejoindre à l'arrière du char, en rampant entre les chenilles. ^{plancher du}

Nous étions tous les cinq intacts mais sonnés. A notre grande surprise le char ne brûlait pas et au bout de quelques minutes je me suis rendu compte que le terrible choc que nous avons ressenti n'avait pas été mortel pour le Narvik.

DEVAUD, toujours froid et courageux, me proposa alors de remonter dans le char en passant par le trou d'homme du plancher. Il rampa entre les chenilles, rentra dans le char et après quelques minutes d'inspection conclut que le char était intact. Il revint par le même chemin pour nous le dire.

A mon tour, je fis l'inspection du char par l'extérieur et découvris qu'un obus de mortier (sans doute du calibre 210 mm) était tombé sur la plage avant, fracassant les périscopes de BELLIER et de SCHULTZ, criblant d'éclats le masque du canon et le devant de la tourelle. Les éclats étaient passés au dessus de ma tête, située dans un angle mort par rapport à l'impact de l'obus.

J'ai décidé que nous allions remonter dans le char, ce qui fut fait rapidement. Nous avons tout inspecté, replacé la plaque du trou d'homme et appelé BUIS à la radio. Il nous avait vu sauter de la tourelle et manifesta sa joie de nous savoir intacts malgré ce coup direct, qui, s'il était tombé sur la tourelle, 1m50 plus loin, m'aurait sans doute enlevé la tête.

Je dis à BUIS que nous allions repartir pour entrer dans HERBSHEIM, mais il me l'interdit, pensant que j'avais déjà trop pris de risques. DE SCHAMPHELAERE était déjà très avancé et engagé dans les vergers sur la gauche. Je demandai donc à ~~Robin~~ de me rejoindre pour passer en tête dans la rue du village.

ROBIN

C'est ainsi que je le suivis, tous deux accompagnés d'un petit groupe de fantassins qui progressaient avec prudence ~~et~~, entraient dans les maisons et les cours de ferme pour y débusquer les Allemands.

ROBIN ~~Bobin~~ allait trop lentement à mon gré, mais il était seul maître de sa manœuvre.

Je passai à côté du canon PAK 75 et, avec une profonde satisfaction, je vis que l'obus perforant de DEVAUD l'avait mis définitivement hors d'usage.

Nous progressions lentement et étions au niveau de l'église quand une violente explosion, accompagnée de débris et de poussière, se produisit : les Allemands, comprenant qu'ils avaient perdu, avaient fait sauter le pont...

ROBIN

Je demandai à ~~Bobin~~ de progresser jusqu'au pont, et moi même sauter ^{ai} de ~~la~~ ^{ma} tourelle pour accompagner les fantassins. Je me souviens parfaitement du spectacle d'un cour de ferme sur la gauche où trois ou quatre Allemands étaient étendus morts dans des flaques de sang. Les gars de la XI^e ne faisaient pas de prisonniers ! J'étais moi-même dans un état second, ne sachant plus très bien ce que j'avais à faire et déambulant dans la rue comme un somnambule sonné, mais conscient que notre mission était remplie.

Tout à coup je vis venir à ^{tué} ma rencontre marchant très vite, un fantassin qui me dit "Mon lieutenant, votre char a été touché près de la rivière, il y a des morts !". Je remontai précipitamment dans le Narvik et appelé le Kila. Après quelque temps d'angoisse, une voix que je reconnus être celle de PENTHER me répondit : "DE SCHAMPHELAERE a été ^{tué} d'une balle dans la tête sur sa tourelle !". Ce fut pour moi un choc terrible. DE SCHAMPHELAERE était mon ami, tant de souvenirs communs, de batailles comme celle de BROUVILLE, durant l'attaque du BACCARAT, nous unissaient. De surcroît, je soupçonnais que brisé par le drame de sa permission il n'avait certainement pas pris toutes les précautions. Des cinq chefs de char de la 1^{ère} section que je commandais, il ne restait que moi... des trois chefs de section qui avaient débarqué en août sur les cotes de France, il ne restait que moi...

Je compris alors pourquoi nous avons entendu une si violente canonnade sur notre gauche. PENTHER prenant le commandement du char avait vidé partiellement les casiers à munitions du Kila, sur tous les boqueteaux ou buissons où aurait pu se dissimuler le tireur qui avait tué DE SCHAMPHELAERE. La balle lui avait coupé les deux carotides.

J'étais écrasé de chagrin...il n'y avait que des Allemands ^{mort,} autour de nous. BUIS est venu me rejoindre. Je crois que nous sommes allés jusqu'au pont détruit, devant lequel ROBIN montait la garde.

Quand l'ensemble de la prise du village a été acquis, j'ai tenu à aller voir le Kila. Guidé par les fantassins, j'ai aperçu le char dans les derniers vergers du village au bord de la rivière... DE SCHAMPHELAERE avait achevé sa mission avant de mourir. Il était étendu, sa forte silhouette dégoulinant du sang qui avait coulé de son cou. PENTHER lui aussi traumatisé, me racontait ses derniers instants, comment avec l'aide de MUSY ils avaient pu à grand peine sortir son corps de la tourelle, comment il avait tiré, canonné, mitraillé pour essayer d'atteindre celui qui l'avait tué... Alors je crois que je suis revenu en pleurant vers mon char. J'étais fatigué, rempli de haine, profondément meurtri.

Dans l'heure qui suivit, BUIS ^{très affecté lui aussi,} est venu me ^{retrouver} ~~rejoindre~~. Nous avons organisé en compagnie de CARAGE et de son fidèle DESTRAY la défense du village contre un

retour éventuel des Allemands. En particulier, je plaçai l'Ankenès devant le pont sauté pour surveiller les berges de la rivière et le Narvik au centre du village.

Puis je retournai à pied vers l'entrée du village, je retrouvai le trou où se trouvait le Lieutenant allemand que nous avons tué. L'obus perforant de DEVAUD avait frappé le haut de son casque et lui avait fracassé le sommet du crâne. Sa carabine que je ramassai avait la crosse cassée et était inutilisable.

Le 3^{ème} jour : 3 décembre.

Après avoir dormi tant bien que mal dans une des maisons proches de l'église, sommeil peuplé des pires cauchemars, je retrouvai les soldats de ma section et les réunit dans une cour de ferme. Pendant nos discussions, un obus allemand, de 88 sans doute, tomba sur le village. Quelle ne fut pas la stupeur de mes camarades de me voir plonger dans un tas de fumier, alors qu'aucun d'eux n'avait bougé! Je me relevais, mais personne ne trouva à sourire, ils avaient tous compris que j'étais à bout de nerfs et incapable de me contrôler.

L'on m'apprit que dans la soirée des Allemands étaient sortis de leurs cachettes, s'étaient rendus et que la fatigue aidant, on les avait épargnés. C'était en fait quelques pauvres Jäger qui furent immédiatement utilisés pour récupérer sur une charrette de foin tous les Allemands morts... ils étaient 47 si ma mémoire est bonne. ~~Il~~ Pour creuser une grande fosse commune où, avec l'aide du Maire du village qui récupérait les plaques d'identité, nous les avons sommairement enterrés.

ils furent alors refaits

C'est ce jour là que TROMEUR, rentrant à son tour d'une permission à Brest, qui avait été très heureux, nous revint, pour prendre immédiatement le poste de chef de char de BJERVICK, laissé vacant par la grave blessure de PERRY.

Pour conclure ce chapitre je souhaite raconter une histoire.

Dans la nuit du 3 au 4 décembre, les deux soldats du Tchad qui montaient la garde devant le pont coupé, virent s'allumer de l'autre côté une lumière, comme si quelqu'un venait inspecter le pont afin sans doute de voir si nous tentions de le réparer. Bien entendu, ils tirèrent à la mitrailleuse et la réponse à leur tir fut un immense éclat de rire : "Ah, ah, ah"...

La nuit suivante, nous installâmes une mitrailleuse ^{cuse} à côté des factionnaires et quand la silhouette avec la lampe se dessina de nouveau, au milieu de la nuit, ils criblèrent de balles la silhouette. Le même grand rire "Ah, ah, ah"... leur répondit.

Dans la nuit du 5 au 6 décembre, nous avons mis ^{cette fois} un char avec ses ~~deux~~ ^{deux} armes ~~mitrailleuses~~ devant le pont coupé. Avec mission de mettre fin, une fois pour toutes à ces inspections pour le moins importunes. Et à minuit, même scénario, même silhouette, même lampe d'inspection. Les deux mitrailleuses du char arrosèrent de balles la silhouette et ses alentours... Le même gros rire : "Ah, ah, ah"... résonna. Personne ne comprit.

Dix neuf ans plus tard, en tant que directeur de la grande entreprise de Pierrelatte, qui avait enregistré ses premiers succès (Usine basse et usine moyenne fonctionnaient à merveille...) je fus invité avec Claude FREJACQUES à un voyage au Hoggar dans le site de In Eker où s'expérimentaient nos armes nucléaires, en souterrain dans les montagnes de granit.

40
Le temps n'étant pas propice, car le vent ~~soufflait~~ soufflait dans le mauvais sens, on nous proposa une promenade en jeep dans le Nord du Hoïar où un poste de légionnaires gardait la passe, interdisant aux nomades de pénétrer dans le champ de tir qui était à kms de là. Après une promenade extraordinaire nous arrivions pour déjeuner, nous sommes reçus par un adjudant de Légion, avec une "gueule" de reître couturée de cicatrices. Il nous présente son équipe de légionnaires, puis nous conduit à la salle commune où ils avaient préparé le déjeuner.

Je repère alors, accrochée au mur, une mitrailleuse ~~allemande~~ Schmeisser allemande, dont j'avais gardé un très vif souvenir et le dialogue s'engage :
"C'est une mitrailleuse allemande que vous avez là, je crois la reconnaître"

"Vous avez raison, c'est ma mitrailleuse de la guerre qui a fait avec moi toutes les campagnes d'Indochine et ne m'a jamais quitté."

"Ainsi vous étiez dans l'armée allemande durant la guerre de 39-45."

"Bien sûr j'ai fait la campagne de Russie où j'ai été blessé deux fois, puis on m'envoyé en Alsace"

"Moi aussi j'ai fait la campagne d'Alsace...
Un silence, les souvenirs reviennent, les dates, les lieux..."

"Dites moi, est ce que vous pourriez m'expliquer pourquoi nous n'avons pas pu venir à bout du ~~tireur~~ allemand qui inspectait le pont détruit du village d'Herbsheim ?"
Soldat

Alors j'entendis à nouveau le grand rire "Ah, ah, ah..."

Et il me dit :

"Nous avions confectionné un mannequin, nous l'avions équipé d'une lampe qu'on allumait à distance, je rampais derrière les pierres amoncelées du pont, brandissais au bout d'un perche mon mannequin. Vous tiriez dedans, pendant que , tranquillement... j'inspectais le pont à l'abri derrière les pierres..."

Je dois dire que nous avons bu une bouteille pour fêter nos retrouvailles et la solution inattendue d'une énigme de l'époque de nos vingt ans.